

Mon jardin, mon enfance, ma vie

Jean-François Caron

Numéro 61, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27684ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, J.-F. (1991). Mon jardin, mon enfance, ma vie. *Jeu*, (61), 15–16.

mon jardin, mon enfance, ma vie

Vous considérez-vous comme un écrivain engagé? En quoi et pourquoi?

J'écris des pièces de théâtre, entre autres, dans ma vie, et la question revient chaque fois qu'une nouvelle pièce prend l'affiche : est-ce que tu te considères comme un écrivain engagé? La réponse est déjà dite, elle est simple, c'est oui. En quoi, maintenant? Ça c'est une petite sous-branche à la question grosse comme le bras, pour que je développe, parce qu'un oui seul est bien petit, et bien large, un oui seul est bien vague. Au moment où j'écris ceci, je vais vous dire que je ne sais plus grand-chose. *J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres...*, *le Scalpel du diable* et, presque achevée, *la Vieille Bagnole provinciale*, ce que j'ai voulu ma trilogie au fur et à mesure que je l'écrivais, tournent toutes autour du même sujet, le *here and now*, faire le point ici, maintenant, essayer de rendre compte de ce que nous sommes aujourd'hui, en regard de ce que nous fûmes hier, et, avec un œil parfois jeté sur ce que nous pourrions devenir, demain. M'amuser sur un terrain qui serait, disons, mon terrain de jeu, ma cour. Évidemment, cela naissait d'un besoin, chez moi. Je trouvais que nous ne rêvions plus pour nous, ici. Nos rêves dépassaient largement nos frontières, et c'était devenu gênant de rêver plus petit qu'internationalement, gênant de rêver de faire un *show* autrement que pour un festival à Moscou. Nous étions en train de devenir un bras canadien, je trouvais cela, à l'époque des *Nègres*.

Je trouve aujourd'hui que nous sommes comme nous sommes, extrêmement durs d'oreille, et que nous sommes peut-être trop ce que nous sommes irrémédiablement, au point où je me demande carrément si nous ne sommes pas les victimes d'un mauvais sort et si Dieu n'existerait pas. Ça, c'est de la matière à écrire, c'est dans cette matière-là que je pige. Je ne suis plus capable de savoir que notre argent se dépense en commissions parlementaires (les millions se dépensent et les humains crèvent tôt). Bref, je ne peux écrire et faire abstraction de ce que je vois dans ma rue, en tout premier lieu. Mon jardin, mon enfance, ma vie. Mais. Les réactions. Tellement fortes. On ne sait pas toujours quoi faire avec ça. On n'a pas appris, ça ne s'apprend pas, cela s'apprend-il? Des demi-salles, des quarts de salles, ça, je comprends, je suis un jeune auteur et je ne tiens pas (tiens, c'est bizarre, ça), je ne tiens pas à débiter en ayant l'air de tout savoir et d'être le meilleur, le plus grand, le plus fort, le plus beau, ça ne m'intéresse pas de faire mon chemin de cette façon-là, c'est pas ma façon, ma façon, c'est un chemin de persistance, une route cahoteuse, une manière de faire les choses qui demande de me méfier de l'unanimité, et qui demande à livrer ce que je suis au moment où je le suis. Je rêve d'écrire une grande pièce de théâtre, dans ma vie. Une pièce d'une heure et demie, qui ressemblerait à des petits bouts des *Nègres*, du *Scalpel*, de *la Vieille Bagnole*, entre autres. Des bouts qui sont toute ma vie, des bouts qui sont moi, nu, fragile, au milieu du monde.

Jean-François Caron :
«Je ne peux écrire et faire abstraction de ce que je vois dans ma rue, en tout premier lieu». Photo : Yves Richard.



Je rêve d'écrire une grande pièce de théâtre dans ma vie, c'est à cette pièce que je travaille, de pièce en pièce. Et j'ai besoin de toute la vie pour ça. Je sais trop ce qu'écrire demande, je sais trop qu'écrire demande à vivre, la vie, bien plus que l'encre est la matière première, quand l'encre manquera, on trouvera un couteau et un arbre, et on gravera, quand la vie manquera, on cherchera longtemps et on ne trouvera plus rien à écrire, quand la vie manquera. Je reviens aux réactions. Des gens qui sortent des *Nègres* et du *Scalpel* et qui me disent : Enfin! Et d'autres (parmi lesquels je peux inclure ceux qui décident chaque jour dans les journaux ce que c'est, du théâtre, et ce que doit être le théâtre québécois et n'allez pas voir celui-là!), ceux-là plutôt rébarbatifs, quand c'est pas carrément pour dire que ce qu'écrit Jean-François Caron, c'est un tissu d'insignifiances. Tissu d'insignifiances, ça veut dire que je n'ai pas eu leur attention une seule petite minute. Quand j'ai passé deux ans à sonder ce que nous sommes, me voilà à lire en deux colonnes qu'il n'y a rien dans ma pièce. Quel manque d'intelligence de ma part! Et après, je rentre chez moi chaque soir, et je fais un peu comme Céline Dion, je me berce avec les phrases spontanées de spectateurs (inconnus), qui me disent de pas lâcher, qu'enfin! on se reconnaît, que j'écris un théâtre pas facile mais important, que ça fait longtemps, que c'est nous, ça. Que c'est nous, ça. Que c'est nous ça : «insignifiant» d'une part, et «nous» d'autre part. Il y a ces gens de théâtre (ceux qui en font), qui sont avec moi, qui sont derrière moi, qui croient que ce dont je parle mérite que ça soit «parlé» sur nos scènes. Je pourrais continuer des heures encore, sur une frontière très délicate, près de l'humour et frôlant l'amertume, tout ça pour dire qu'après ma trilogie, le goût de me taire n'est pas arrivé, mais est arrivée l'heure où je me demande : est-ce que tu sais et qu'est-ce que tu sais? Non je ne sais pas, je ne sais plus rien. Est-ce que tu te considères comme un écrivain engagé? Je ne sais plus. En quoi? Je ne sais plus, j'ai dit. Est-ce que tu as d'autres pièces en chantier? Oui, j'ai d'autres pièces en chantier. Est-ce que tu les trouves belles, ces pièces en chantier? Oui, je suis pris au piège de les trouver belles. Est-ce qu'elles parlent du Québec et du Canada, ces pièces? Mes pièces n'ont jamais parlé du Québec et du Canada. Tes pièces n'ont jamais parlé du Québec et du Canada? Non. De quoi parlent tes pièces? Mes pièces parlent de moi. Est-ce qu'elles sont engagées, ces pièces? Comment voudriez-vous que je réponde non à cette question, honnêtement? Je ne mets pas deux jours à les écrire, sur le coin d'une table, un sandwich entre les dents.

jean-françois caron